

Ce n'est pas donné à tout le monde d'être vivant. Pas vraiment aux hommes, encore moins aux objets. Souffle inégalement réparti. Partout, les ectoplasmes et les ersatz. Ils habillent les rues, recouvrent les murs. Ils jouent leur rôle, cultivent l'illusion et créent la norme. On s'y habitue. Et il y a les autres, plus rares. Bouillonnant jusque dans les interstices, capables d'animer la pierre, les fourrures, le métal, de remettre sur pied les natures que l'on pensait mortes. L'œuvre de Julie Chevassus en est. Elle recueille les chutes des négligés - êtres, formes, et matières - et leur donne la permission d'être. Pas seul, mais associées à la substance dudit beau, fréquentable, en tout cas intégrés comme tels jusqu'ici par nos sociétés et esprits, et lance non pas un dialogue, mais une complémentarité. Place un signe d'égalité. Et nous permet de porter attention à l'indéfini, au méprisé, et à ceux que l'on ne pensait capable que du silence, à la seule présence modeste et sans apport. Elle abolit toutes les divisions, toutes les censures, auto ou communes. Tout est parlant, significatif. Une ombre, un bout de tôle déformée, des morceaux de soudures, le flou d'un mouvement, un pli, tout. Aussi, tout est théâtre, tant dans chacune de ses toiles les éléments prennent corps, s'agitent, dialoguent, se contredisent ; eau, personnages, traces de passages. Non sans secouer et torturer les psychés. Autrefois, entre 1940 et 1942, l'artiste allemande Charlotte Solomon demandait : "Vie ! Ou théâtre ?". Julie Chevassus répond "les deux !", partout. Quels que soient les réceptacles et les vecteurs de ses inspirations. Le sens est partout, le calme nulle part. Et c'est heureux.